

Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **40 (1990)**

Heft 3: **Le problème du non-être dans la philosophie antique**

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BIBLIOGRAPHIE

RINALDO FABRIS, *La femme dans l'Eglise primitive* (Collection Racines), Paris, Nouvelle Cité, 1987, 153 p. (traduction de l'italien par Sylvie Garoche; édition originale: Rome, 1982). Histoire de la théologie

Ce livre présente la situation de la femme au temps de l'établissement des premières communautés chrétiennes, en particulier au travers des lettres de Paul. L'auteur montre très bien quelles tensions il y a entre les données socio-culturelles et les nouvelles perspectives théologiques du christianisme. Tant dans les milieux juif qu'hellénistique, la femme est considérée comme inférieure à l'homme et ne trouve sa valeur et son identité que par rapport à l'être masculin. L'Évangile au contraire proclame la libération de tous et donne à la femme sa place entière dans la seule dépendance de son Seigneur. – L'auteur fait l'exégèse des textes pauliniens qui ont été souvent utilisés pour justifier l'infériorité de la femme et la reléguer à un rang inférieur. Il montre combien les paroles sur la femme sont liées aux conceptions historiques du moment. Il fait remarquer que ce que Paul dit concernant la femme ne se trouve pas dans les grands axes de son enseignement théologique fondamental, mais plutôt dans ce qui concerne la vie concrète des communautés et dans le souci du bon ordre à avoir dans les assemblées. L'auteur en conclut que la femme a en Christ un statut tout autre que celui qui lui est donné dans les milieux juif ou grec et qu'elle «peut se réaliser en tant que personne non pas parce qu'elle est liée à un homme, comme épouse, ou parce qu'elle engendre des fils, comme mère, mais parce qu'elle possède une dignité et une identité définies par sa relation profonde avec le Seigneur» (p. 144). – Ce livre offre l'avantage de rassembler et de présenter brièvement l'exégèse des textes du NT concernant le rôle de la femme dans les premières communautés chrétiennes. Il est cependant regrettable que l'auteur n'exploite pas davantage les résultats de son exégèse. Il reste très prudent dans ses affirmations, se bornant à constater que le Christ donne une nouvelle place à la femme mais sans en tirer de conclusions quant à la place de la femme dans l'Eglise actuelle.

ALINE LASSERRE

BERTRAND DE MARGERIE, *Introduction à l'histoire de l'exégèse, IV, l'Occident latin de Léon le Grand à Bernard de Clairvaux*, Paris, Cerf, 1990, 286 p.

Après trois volumes consacrés à l'exégèse des premiers Pères de l'Eglise grec, orientaux et latins, parmi lesquels saint Augustin a tenu une place de première importance, Bertrand de Margerie nous offre, dans ce quatrième livre, la suite de ses recherches. Il tente en effet d'exposer les lignes essentielles de la méthode hermé-

neutique de six maîtres médiévaux qui ont vécu du V^e au XII^e siècle et dont cinq d'entre eux, mis à part Fulgence de Ruspe (467-533), ont été canonisés comme docteurs de l'Église universelle. Il s'agit de Léon le Grand (†461), Pierre Chrysologue (405-450), Grégoire le Grand (540-604), Bède le Vénérable (673-735), Bernard de Clairvaux (1090-1153). Dans une grande diversité de tempéraments et de vocations spirituels, chacun, à sa manière, s'appuyant sur l'autorité de la chaîne patristique, met en œuvre, par la ruminant contemplative de la «lectio divina» monastique, une interprétation mystagogique de l'Écriture, qui tire sa force opérative du rite liturgique eucharistique, compris et vécu comme le sublime prolongement salvateur de l'Incarnation. A notre avis, c'est justement dans cette «sainte ivresse» de la croissance du Verbe, dans le croyant, que l'eucharistie rend possible, que se comprend, au-delà des signes allusifs, la véritable portée de la dimension mystique de leurs principales interprétations allégoriques, qui n'ont absolument rien à voir avec de la fantaisie et sur lesquelles butent inévitablement les commentateurs modernes. Seul celui qui connaît la rupture existentielle entre une méditation qui reste au niveau de la conscience individuelle et une méditation qui se situe sur la voie de la connaissance unitive, peut dire ce qu'il dit et voir ce qu'il voit.

JEAN BOREL

APHRAATE LE SAGE PERSAN, *Les Exposés I, Exposés I-X* (Sources Chrétiennes, 349), traduction du syriaque, introduction et notes par Marie-Joseph Pierre, Paris, Cerf, 1988, p. 1-158.

APHRAATE LE SAGE PERSAN, *Les Exposés II, Exposés XI-XXIII* (Sources Chrétiennes, 359), traduction du syriaque, notes et index de Marie-Joseph Pierre, Paris, Cerf, 1988, p. 519-1042.

Voilà remarquablement présentée et traduite l'œuvre complète d'Aphraate, célèbre écrivain spirituel et dignitaire syrien de la première moitié du IV^e siècle. Si, par une excessive discrétion personnelle, l'on ne sait presque rien de sa vie, les 23 *Exposés* qu'il a laissés à notre méditation sont précisément datés — entre 336 et 345 —, rigoureusement construits les uns sur les autres selon son vœu et reliés selon l'ordre symbolique des lettres de l'alphabet syriaque, en deux recueils, à la manière des deux Tables ou des deux Testaments. La foi (I) et la charité (II), bases absolues de toute vie ordonnée à Dieu, orientent sur le jeûne (III) et la prière (IV), les deux modes de vie privilégiés du cœur purifié par l'amour, ainsi que sur l'état d'éveil spirituel permanent (V), dans le temps eschatologique. Mais seul un incessant travail d'intériorisation de la conversion, si possible vécu dans l'ordre monastique (VI-VII), sera la première condition pour que la porte de la chambre nuptiale, ou contrée de la résurrection, s'ouvre au croyant (VIII), pour autant que celui-ci soit encore muni de la clé de l'humilité (IX). Tous les pasteurs qui ont charge d'âmes doivent montrer cet exemple dans la communauté (X). Voilà le premier recueil, s'achevant par la lettre *yud*, la lettre initiale du Nom de Jésus, typifiant toute perfection chrétienne *ad intra*. Sous le signe de la dodécade se développe le second recueil, dans lequel Aphraate célèbre la vocation spirituelle de tous les peuples, à la fois reliés à l'Israël historique et dépassant le cadre de la Loi — circoncision (XI),

Pâques (XII), sabbat (XIII), règles de pureté (XIV-XV) —. Il n'y a donc plus un seul peuple témoin au sens physique du terme, tous les peuples (XVI) sont appelés à croire au Messie Jésus incarné (XVII), dans la virginité et la sainteté du cœur (XVIII). Dans cette vision universaliste, le peuple juif ne peut plus avoir d'importance historique future (XIX), l'essentiel devient le don de soi, de pauvres à pauvres en esprit, accomplissant ainsi la Loi du Christ (XX), ne redoutant plus ni la persécution (XXI), ni la mort, puisque c'est elle qui nous permettra d'avoir part à la Terre Promise (XXII). Le XXIII^e *Exposé*, qui commence à nouveau par *âlaf*, récapitule l'ensemble des bénédictions de l'histoire du salut. Comme l'a dit Irénée Hausherr, «ce qui rend cette doctrine très spécialement digne d'attention, c'est son caractère exclusivement chrétien et scripturaire; car, chose infiniment rare sinon inexistante chez les Grecs et même chez les Syriens à partir du V^e siècle, le Sage Persan n'est influencé par aucune philosophie». «Disciple des Ecritures saintes», c'est ainsi qu'Aphraate lui-même a voulu passer et demeurer dans la tradition, qualification qu'elle saura toujours lui garder.

JEAN BOREL

ALEXANDRE SAFRAN, *Sagesse de la Kabbale*, II, Paris, Stock, 1987, 271 p.

Dans le premier volume de *Sagesse de la Kabbale*, l'A. a dégagé les lignes directrices de la mystique juive et en a interprété les idées fondamentales. (Cf. notre recension dans RThPh 119 (1987), p. 522-523). Le second volume comprend un choix de textes de cette ample littérature, rassemblés et traduits par A.S. Il met en évidence, non pas tant la tradition ésotérique de la Kabbale, mais surtout son enseignement éthique, la profonde sagesse qui l'inspire. Un éventail d'écrits fort diversifié est offert au lecteur, allant du très classique Zohar à des ouvrages quasiment inconnus du grand public, par exemple *Séfer HaRokéa'h*, *Cha'arei Ora*, *Chenei Lou'hot HaB'rit*, *Pit'hei 'Ho'hma*, *'Hassdei Avot*, *Taharat HaKodèche*. Ils couvrent une période et une aire géographique considérables. — L'originalité de la présentation consiste dans la juxtaposition de textes de provenances diverses autour de certains thèmes, dont ils suggèrent une compréhension affinée. Ainsi, la parole humaine, issue de la Parole divine; l'esprit de la prière; la raison d'être des bénédictions; l'importance de la *tsedaka*, «charité», qui équivaut, à elle seule, à toutes les autres prescriptions de la Tora; la valeur irremplaçable des jours de la vie, dont le juste tisse un vêtement spirituel; le processus d'«éveil» des réalités supérieures engagé à partir d'ici-bas; le passage d'une situation de «manque» à celle de «plénitude» cosmique grâce à la *techouva*, au retour à Dieu opéré par l'homme. Des pages évocatrices de cette anthologie rendent compte d'une vision mystique de la nature et de l'histoire regorgeant de miracles «manifestes», surnaturels, et de miracles «cachés», apparemment naturels. Les réflexions sur le péché d'Adam, par lequel le monde tout entier a péché, mais aussi sur la faute en général et la mort comme retour à la poussière, retiennent également l'attention: le corps est «absorbé» par la terre. Cette action est jugée positivement, car elle est purificatrice, réparatrice. Le travail de «restauration», le *tikkoun* que l'homme est invité à accomplir de son vivant, grâce à ses bonnes actions, et qui est parachevé par son anéantissement dans la tombe, se poursuivra jusqu'à «la fin des jours» (cf. Dan 12,13), lorsque Dieu «détruira la mort à jamais» (Is 25,8), le mal lui-même

étant alors extirpé du monde. — Les textes réunis dans ce volume introduisent bien dans l'univers insolite et profond de la Kabbale. Ils y font l'objet d'une traduction élégante et limpide.

ESTHER STAROBINSKI

MOSHE IDEL, *L'expérience mystique d'Abraham Aboulafia*, Paris, Cerf, 1989, 237 p.

MOSHE IDEL, *Kabbalah. New perspectives*, New Haven, Yale University press, 1988, 420 p.

Peu à peu, grâce à de sérieuses traductions et à des recherches de haut niveau, publiées en Europe comme aux Etats-Unis, les trésors de la kabbale juive sortent des ghettos et de la nuit des armoires à manuscrits pour s'ouvrir au monde, depuis toujours fasciné par le peu qu'il pouvait en connaître et, surtout, par les voiles qui les lui cachaient. Chacun sait tout ce que l'on doit, dans ce domaine, aux nombreux et passionnants travaux de pionnier que nous a laissés Gershom Scholem. L'un de ses disciples et son successeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, Moshe Idel, a repris le flambeau et poursuit, dans la perspective qui lui est propre, cette mise au jour des œuvres et des courants les plus importants de la kabbale spéculative et pratique. C'est ainsi que, pour la première fois, dans une langue européenne autre que l'hébreu, paraît une étude de fond sur la doctrine d'Abraham Aboulafia, l'un des kabbalistes les plus célèbres et originaux de la mystique juive. Né à Saragosse en 1240, sa vie sera faite de voyages entre l'Espagne et l'Italie, dus le plus souvent à l'obligation de changer de lieux, à cause de la suspicion ou du mépris de la part des siens comme de la part des chrétiens. A l'âge adulte, il est le contemporain de la parution du Zohar et de l'achèvement de la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin. Ce n'est pas d'abord du monde séphirotique qu'il est question dans cette œuvre géniale, mais bien de kabbalisme extatique et prophétique, de visions et d'auditions spirituelles comme des méthodes pour y parvenir, dans l'union retrouvée de l'intellect humain avec l'Intellect Agent. La voie que propose Abraham Aboulafia consiste essentiellement dans une philosophie ésotérique du langage hébraïque concernant les noms divins et la permutation de leurs lettres (gematria) ainsi que de leur récitation selon une technique très complexe faisant intervenir la musique et les chants, la respiration et les mouvements du corps, dans une solitude stricte ou la compagnie de quelques initiés seulement. Accéder à la prophétie, c'est-à-dire à des phénomènes de révélation ou d'union mystique, tel est le but de cette voie kabbalistique qui présuppose évidemment une connaissance parfaite de toutes les Ecritures Saintes. Dans une étude comparative, particulièrement intéressants seraient les rapports à tirer avec les voies du soufisme et de l'hésychasme pratique que nous pouvons connaître dans les deux autres familles abrahamiques. — Tout aussi capital est le deuxième livre, publié aux presses de l'Université de Yale, dans lequel Moshe Idel se propose d'éclaircir, selon certains critères phénoménologiques, la différence qu'il fait entre les deux directions principales que la kabbale a prises dans son histoire: le courant de type théosophique et théurgique, et le courant de nature extatique. Si le premier s'appuie davantage sur la cosmologie et la connaissance de la structure médiatrice ontologique des sephirots, engageant le kabbaliste dans une pratique rituelle ésotérique et théurgique fondée sur le système des corres-

pondances entre ce cosmos médiateur et l'homme, le second est plus directement anthropocentrique dans le sens qu'il s'ouvre d'abord sur l'expérience mystique extatique et prophétique sous toutes ses formes possibles. A titre de preuve, l'auteur nous introduit dans le puits sans fonds des sources et des écrits que les cercles kabbalistiques ont savamment élaborés au cours de leur longue histoire. C'est le développement de toute la mystique juive qui est ainsi passé en revue selon les critères méthodologiques exposés dans le premier chapitre. Il y a de passionnants aperçus sur la théosophie et l'herméneutique ésotérique de l'Écriture comme sur les multiples formes de l'union mystique dans le mysticisme juif et leurs techniques préparatoires. — Nous attendons beaucoup de ce brillant chercheur dont la carrière est encore devant lui, et nous saluons avec admiration la publication de ces deux ouvrages de référence en la matière.

JEAN BOREL

JACQUES GUY BOUGEROL, *Introduction à saint Bonaventure* (collection «A la recherche de la vérité»), Paris, Vrin, 1988, 289 p.

Publié pour la première fois en 1961, sous le titre «*Introduction à l'étude de saint Bonaventure*», l'ouvrage de Jacques Guy Bougerol reparaît en une édition nouvelle dont l'intérêt réside dans le fait qu'il ne s'agit pas seulement de la simple réimpression de cette première édition, mais d'une importante refonte tenant compte des principaux travaux qui, depuis une trentaine d'années, enrichissent la bibliographie bonaventurienne. La structure de l'exposé demeure cependant identique: les sources de saint Bonaventure (Aristote, saint Augustin, le Pseudo-Denys, saint Bernard, les Victorins, Joachim de Flore) sont étudiées dans la première partie, la technique (langue, style, méthode d'enseignement) et l'œuvre (exégétique, théologique, sermonnaire, spirituelle) sont respectivement analysés dans les deuxième et troisième parties. Cette présentation globale de l'œuvre du célèbre Franciscain restant sans équivalent, en langue française, dans sa première comme dans sa dernière version, il était judicieux autant qu'utile de la rendre à nouveau disponible pour les chercheurs intéressés.

JEAN BOREL

EDOUARD-HENRI WEBER, *Le Christ selon saint Thomas d'Aquin*, Paris, Desclée, 1988, 336 p.

Edouard-Henri Weber, bénéficiant des deux acquis d'une longue fréquentation des écrits de saint Thomas et d'une large connaissance des traditions christologiques patristiques et médiévales, nous présente une étude de choix sur les principaux thèmes de réflexion philosophique et doctrinale concernant la personne du Christ qui sont développés dans l'œuvre de l'Aquinat. Cinq parties forment l'ouvrage: la première est centrée sur les raisons de convenance de l'incarnation, discussion traditionnelle en milieu scolastique; la deuxième touche le problème de la génération intellectuelle du Verbe en Dieu et la mission temporelle du Verbe divin. La question délicate du Moi du Christ en tant qu'homme est abordée dans la troisième partie, et

la quatrième remet au jour tout ce qui touche à l'union hypostatique et, surtout, à l'activité volitive et intellectuelle de Celui que nous confessons, depuis Chalcédoine, comme vrai Dieu et vrai homme. Nous attendions de plus amples perspectives sur ce théologoumène sublime de l'articulation des quatre sciences (divine, bienheureuse, infuse et acquise) du Christ et de leur unité dans l'unicité de son hypostase, sciences qui, à notre avis, ont nécessairement un rapport étroit, selon saint Thomas, avec la cosmologie chrétienne d'une part et, d'autre part, avec la possibilité, pour l'homme régénéré, d'entrer dans la voie de la déification par sa communion aux différents ordres ontologiques. Enfin, la cinquième et dernière partie expose l'œuvre du Christ comme don de la vie et comme rédemption. Les limites d'une recension nous empêchent d'entrer dans les détails d'une argumentation qui nous semble trop souvent réduire l'émerveillement spéculatif de saint Thomas devant le Mystère, ainsi que de montrer en quoi l'étude de Francis Ruello intitulée *La Christologie de Thomas d'Aquin* (Paris, Beauchesne, 1987) est différente ou complémentaire de celle-ci. L'un des nombreux mérites de cet ouvrage de fonds est de donner la traduction inédite de plusieurs textes thomistes et d'agrémenter chacun des chapitres de notes très complètes.

JEAN BOREL

MICHEL QUEREUIL, *La Bible française du XIII^e siècle. Edition critique de la Genèse*. (Publications romanes et françaises CLXXXIII), Droz, Genève, 1988, 421 pages.

«La Bible française du XIII^e siècle revêt une grande importance dans l'histoire des traductions des Ecritures en langue d'oïl: il s'agit en effet de la première traduction intégrale des deux Testaments...» Cette première ligne alléchante ouvre l'introduction (p. 7-89), dans laquelle l'éd. présente cette traduction, œuvre collective, dont le Pentateuque révèle au moins deux traducteurs. L'éd. a choisi la Genèse, car ce livre offre l'avantage d'être entièrement et longuement glosé, en suivant la *Glossa ordinaria* d'Anselme de Laon et de ses élèves. Les quatre sens de l'écriture (lettre/histoire, allégorie, tropologie/sens moral et anagogie), tels que l'éd. en voit les applications dans la traduction et les gloses (p. 17-36), et la tradition manuscrite précèdent le long développement morphologique sur la langue de cette traduction (p. 53-86). Dans le texte même de l'édition, de nombreux renvois sont faits à la Glose ordinaire. – Comment un traducteur du XIII^e siècle travaille-t-il? Quels textes a-t-il sous les yeux: *Glossa ordinaria*, *Biblia latina* (peut-on parler de Vulgate?), autres sources? Qui, quand et comment suit-il ses sources ou s'en éloigne-t-il? Quelle théologie révèle sa traduction (le «faisons home», les «ymage et semblance», le péché originel, Marie ou non en Gn 3, 15: «et elle defoullera ton chief», etc.)? Quels rapports existent-ils entre la langue de cette traduction et celle des Bibles versifiées françaises contemporaines que J. R. Smeets a publiées: celles de Macé de la Charité et Jehan Malkaraume? Ces questions et tant d'autres restent malheureusement suspendues dans le vide. De plus, l'appui sur les travaux secondaires est faible: la recherche ne s'est pas arrêtée au «bon Berger» et à mademoiselle Smalley! La présentation des quatre sens, trop rigide, ne rend pas compte de la variété de son utilisation. Le glossaire en annexe est bien court et l'index des noms propres ne mentionne que la première occurrence! – Reste le texte. Des traductions intéressantes, des choix qui s'éloignent de la Glose, non suivie servilement. Ainsi, quand la Glose de Gn 1, 2 cite Isodore et que notre

éditeur se contente de noter: «la suite de la glose française n'est pas conforme au texte latin», formule dont il abuse, ce sont les *Questiones in Vetus Testamentum* qui sont utilisées, (P.L. 83, col. 209). Le texte est bien édité mais non encore véritablement étudié. Entre autres, le travail théologique reste à faire, c'est un beau sujet de mémoire.

MAX ENGAMMARE

JEAN DE LA CROIX, *Œuvres complètes*. Traduction par Mère Marie du Saint-Sacrement, carmélite déchaussée. Edition établie, révisée et présentée par Dominique Poirot, carme déchaux, Paris, Cerf, 1990, 1872 p.

Parmi les nombreuses publications dont le quatrième centenaire de la mort de Jean de la Croix, le 14 décembre 1591, est l'occasion, l'édition de son œuvre nous semble la plus utile à tous. En un seul volume d'un format très maniable, nous sont donc donnés *Les Poèmes*, *Les Ecrits Spirituels*, *Les Avis et Sentences*, *Les Courts Traités Spirituels*, *Le Cantique Spirituel*, *La Montée du Carmel*, *La Nuit Obscure*, *La Vive Flamme d'Amour*, *Les Lettres* et quelques *Textes Officiels* écrits par Jean de la Croix comme supérieur dans l'Ordre carmélite. Cette nouvelle édition complète réunit trois qualités et intérêts principaux: d'abord, pour la première fois en langue française, dans l'excellente traduction de Mère Marie du Saint-Sacrement recommandée par Louis Cognet et d'autres spécialistes, nous disposons de deux versions du *Cantique Spirituel* et de *La Vive Flamme d'Amour*, ce qui nous permet de saisir avec beaucoup plus de nuances le mouvement propre de l'écriture, de la pensée et de l'enseignement du Docteur Mystique. Le second intérêt réside dans la sobre et profonde introduction générale qu'a faite, en début d'ouvrage, le Père Dominique Poirot, vulgarisant de façon intelligente pour le plus large public les grands thèmes doctrinaux, mystiques et pratiques de l'œuvre ainsi que dans les brèves introductions dont le même auteur fait précéder chaque écrit spirituel pour mieux le situer. Enfin, et c'est ce qui fait de cette édition un livre de référence précieux, un instrument de travail et de méditation incomparable, le présentateur a apporté tout le soin qu'il fallait pour la rédaction et la composition des index de tous les termes et thèmes que l'enseignement mystique de saint Jean de la Croix met en œuvre. Un premier lexique rassemble les notions spécifiquement explicitées par le saint. Une *Table analytique et logique des matières traitées* dans les grands *Ecrits* seulement est donnée en second lieu et, sur plus de 150 pages à doubles colonnes, est dressée une *Table analytique et pratique* faisant référence à l'œuvre complète. L'ensemble des citations scripturaires, des noms des personnes et des œuvres citées font l'objet de deux index supplémentaires. Nous sommes heureux que Jean de la Croix soit ainsi honoré et nous félicitons les éditions du Cerf pour l'entière réussite de leur entreprise.

JEAN BOREL

GUIDO STINISSEN, *Découvre-moi Ta présence*, Paris, Cerf, 1989, 365 p.

Dans l'intention de l'auteur, cet ouvrage devrait être un guide pratique pour entrer dans la pensée spirituelle de Jean de la Croix et pour y conformer

existentiellement sa vie. Il nous semble malheureusement que le ton de cette présentation adaptative, trop direct, moderne et complaisant, tranche avec la pureté et la noblesse du style du saint Docteur.

JEAN BOREL

You Looked at Me, The Spiritual Testimony of Claudine Moine, translated by Gérard Carroll, Cambridge, James Clarke, 1989, 325 p.

Voici la première traduction anglaise complète des relations spirituelles de Claudine Moine, mystique laïque du XVII^e siècle, couturière de profession. De sa vie, l'on ne sait rien d'autre que ce qu'elle nous dit dans ce qu'elle a écrit à la demande de ses confesseurs jésuites. Femme de haut rang spirituel, c'est avec une rare densité et une fine discrétion qui l'apparentent à Julienne de Norwich, Thérèse d'Avila ou l'auteur du *Nuage d'inconnaissance*, qu'elle décrit son expérience mystique d'absorption en Dieu, les épreuves et tentations qui suivirent et, finalement, l'état de silence dans la Ténèbre divine dans lequel elle passa le reste de sa vie. Ses directeurs spirituels lui ayant demandé à quatre reprises d'apporter de nouvelles précisions sur la nature de son itinéraire intérieur, les quatre relations qu'elle laisse se recouper sur plusieurs points. Elles ont été écrites entre 1652 et 1655; Claudine Moine avait alors 34 ans. Seule la dernière relation porte le titre *De l'Oraison*. Cette édition anglaise de Gérard Carroll, ancien élève de Jean Delumeau, est très soignée, tant par la qualité de la traduction que par celle de toutes les notes historiques, spirituelles et doctrinales qui en éclairent la compréhension.

JEAN BOREL

JOHN KILCULLEN, *Sincerity and Truth. Essays on Arnauld, Bayle, and Toleration*, Oxford, Clarendon Press, 1988, XII-228 p.

Il est à craindre que l'ouvrage de M. Kilcullen, écartelé entre la philosophie et l'histoire des idées, ne déçoive aussi bien les dix-septémistes à la recherche d'éclaircissements sur Arnauld et Bayle que les éthiciens désireux de fonder la tolérance sur des bases solides. Il ne suffit pas, en effet, de choisir un fil conducteur, en l'occurrence le problème de la valeur morale de nos actes, pour que quatre essais méthodologiquement différents et pour la plupart déjà publiés deviennent un livre unitaire et homogène. L'ouvrage de M. Kilcullen, oscillant ainsi sans cesse entre la reconstitution historique et l'élaboration philosophique, laisse l'impression d'un exercice généreux mais avorté, parce que trop disparate aussi bien au niveau de la méthode qu'à celui du contenu. Des quatre contributions dont se compose l'ouvrage, les deux premières – Arnauld et le péché philosophique (p. 7-53) et Bayle et les droits de la conscience individuelle (p. 54-105) – se veulent plus proprement historiques, alors que les deux autres – une redéfinition actuelle de la tolérance (p. 106-135) et «the ethics of belief and inquiry» (p. 136-174) – relèvent plutôt de la spéculation philosophique: la fusion n'est en réalité qu'une juxtaposition, puisque l'auteur n'arrive pas à articuler de façon convaincante l'enquête historique et l'interrogation éthique. Non pas que les deux

ne soient pas, en théorie, compatibles; si l'ouvrage de M. Kilcullen échoue à ce propos c'est parce qu'il n'a pas été conçu à l'origine selon un plan conséquent et l'unité que l'auteur lui a imposée *a posteriori* s'avère artificielle. Et pourtant le sujet choisi apparaît des plus intéressants et l'analyse, notamment celle du péché philosophique, ne manque pas de finesse; de quoi regretter un agencement confus et une méthode brouillonne qui ne sait pas toujours faire la part de ce qui relève de l'analyse et de ce qui est du ressort du jugement axiologique.

MARIA-CRISTINA PITASSI

ANDRÉ DUPONT, *Rabaut Saint-Etienne 1743-1793. Un protestant défenseur de la liberté religieuse* («Histoire et société» n° 17), Genève, Labor et Fides, 1989², XXVII + 146 p. (I^{re} éd. Strasbourg, 1946).

Enrichie d'une préface de Jean Baubérot centrée sur la notion de tolérance, cette réédition de l'ouvrage publié en 1946 par André Dupont se veut un hommage rendu, dans le cadre des manifestations du bicentenaire, à Rabaut Saint-Etienne, figure de proue du protestantisme français du XVIII^e siècle dont la participation active à la Révolution devait se conclure tragiquement en 1793. Biographie plutôt que monographie d'histoire des idées, cet ouvrage retrace les étapes principales de la vie du pasteur nîmois: l'exil lausannois et genevois, le ministère pastoral dans le Midi à côté de son père, Paul Rabaut, le rôle joué dans la promulgation de l'Edit de tolérance de 1787 et dans la préparation des Etats Généraux, la participation active à l'élaboration de la Déclaration des Droits de l'Homme, la période orageuse de la Convention conclue avec son arrestation et son exécution. Si les événements qui ont ponctué l'existence engagée et tourmentée de Rabaut Saint-Etienne se dégagent avec clarté et précision de ces pages, il en va autrement du cheminement intellectuel d'un homme dont les parcours théologiques et politiques restent à éclaircir. De nombreuses zones d'ombre persistent en effet autour du pasteur révolutionnaire: sa formation à l'Académie de Genève, l'orientation de sa théologie et de sa prédication, les rapports avec le mouvement protestant français de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, les contacts avec Voltaire, Lafayette et Jefferson, les revirements enfin de sa conception politique, notamment sur la question de la monarchie. Autant d'aspects qui dépassent l'horizon choisi par André Dupont mais qui mériteraient une analyse détaillée, pour que cette figure emblématique, dont parle J. Baubérot dans la préface, sorte de sa relative indétermination conceptuelle et soit dûment insérée dans le mouvement des idées de son époque. Ces remarques ne veulent en aucune manière contester l'opportunité de cette réédition, qui aurait pourtant gagné à être accompagnée d'une bibliographie mise à jour.

MARIA-CRISTINA PITASSI

GÉRARD PHILIPS, *L'union personnelle avec le Dieu vivant. Essai sur l'origine et le sens de la grâce créée* (Edition révisée), Louvain, Presses universitaires, 1989, 300 p.

Parue en 1974, la première édition de l'excellente étude de théologie historique du regretté Mgr Gérard Philips s'est rapidement épuisée. Il est heureux qu'elle soit

réimprimée, car elle n'a pas été remplacée. C'est dans un véritable esprit œcuménique que notre auteur s'est engagé, après Vatican II, dans sa recherche sur le sens et l'origine de la grâce créée, pour tenter d'ouvrir tout à la fois la voie d'une compréhension plus profonde de l'histoire de la réflexion théologique et dogmatique sur la grâce, et celle d'un dépassement, sans compromission, des crispations historiques entre les perspectives catholique, orthodoxe et protestante. Par une méthodologie appropriée qui rend justice à chacune des grandes doctrines exposées et replacées dans leur contexte propre, Mgr Philips s'attache à constituer un dossier de référence concernant la lente et subtile élaboration du rapport entre grâce incréée et grâce créée en Occident latin. Un rapide survol des principales thèses néo-testamentaires et patristiques sur la grâce nous introduit au développement de la pensée de saint Augustin, Pierre Lombard, Alexandre de Halès, saint Bonaventure, saint Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, Duns Scot, Jean de Ripa, Luther, puis du concile de Trente et de la théologie posttridentine. Les trois derniers chapitres situent la théologie de la grâce dans le protestantisme et l'orthodoxie byzantine et concluent sur l'enrichissante complémentarité des points de vue et leur convergence, pour autant que soit prise en compte, jusque dans ses ultimes conséquences, la possibilité, par grâce, de l'union personnelle avec le Dieu vivant que nous propose la révélation biblique.

JEAN BOREL

Théologie
contemporaine

ROGER LAPOINTE, *Socio-anthropologie du religieux. La religion populaire au péril de la modernité*, Genève, Droz, 1988, 258 p.

Dans cet ouvrage, l'objectif est très clairement de contribuer à «une formalisation relativement descriptive des phénomènes religieux» (p. 7), en centrant l'analyse sur la religion populaire. Très explicitement, et de manière répétée, Lapointe revendique le statut d'un observateur scientifique, sans parti pris et capable de prendre ses distances vis-à-vis de son objet d'étude. Cette véritable foi dans la rationalité scientifique, cette «rationalité par excellence», «se situe aux antipodes de la religion». Pas le moindre doute, si la religion renvoie à l'univers de la croyance, la science, elle, «se contente de refléter au plus près la réalité factuelle et s'avère de la sorte foncièrement incroyante» (p. 14). Fort de cette certitude, l'auteur consacre le premier chapitre de son livre à produire le concept de religion populaire, selon des exigences propres aux sciences naturelles (voir p. 18). Pour ce faire, diverses analyses folkloriques et sociologiques sont discutées. Insatisfait par toutes ces tentatives, Lapointe fait alors appel, pour dégager son concept du religieux, à la sociologie de Pareto. Reprenant à ce dernier, entre autres, sa distinction entre le logique et le non-logique, il part de l'idée que toute société est fondamentalement constituée par deux composantes, celles de la rationalité et de l'animalité (univers des sentiments). Une telle synthèse, pour Lapointe, en conformité avec le schéma évolutif de l'histoire propre à la science du XIX^e siècle, va se réaliser à partir d'une situation dite d'indifférenciation, caractérisant le «stade des sociétés primitives», pour aboutir à la «rationalité scientifique triomphante» de la modernité (p. 83). C'est donc à l'intérieur d'un tel univers du discours scientifique que l'auteur définit la religion populaire, domaine de la magie et de la

sorcellerie, étroitement liée à la religion dite primitive et renvoyant socialement à un ensemble vague qualifié de masse. Avec la montée de la modernité, dès le XVIII^e siècle, la religion populaire est menacée par le mouvement de sécularisation et l'extension progressive de la «culture bourgeoise». Même s'il est vrai que la sécularisation ne sera jamais un mouvement achevé, il n'en reste pas moins que le mode de pensée prévalent tend à disjoindre et à autonomiser les phénomènes observés. Dès lors, le christianisme serait déporté du côté du mythe, voire de la superstition, et la philosophie tiendrait lieu alors de «religion savante» (p. 202). Au contraire, l'hindouisme comprend «des traits de religion populaire que le christianisme aurait stigmatisés comme superstitieux et païens afin de justifier leur exclusion» (p. 236). Dans les ultimes pages de son ouvrage, l'auteur, à juste titre, se pose la question de savoir comment articuler croyance et rationalité, pour être pleinement humain. Ne pas reconnaître la place de la croyance dans toute société, c'est promouvoir une humanité «rétrécie», propre à donner «naissance à l'ethnocentrisme, au racisme, aux persécutions, à l'esclavage». Et l'auteur de conclure: «Pourquoi la recherche scientifique, qui a dévoilé ces mécanismes, s'en rendrait-elle finalement complice?» Mais une interrogation fondamentale demeure. Comment espérer échapper à toutes ces formes d'exclusion avec une démarche rationaliste? Pourquoi ne pas reconnaître la nécessité de penser autrement? Enfin pourquoi se fermer à toute pensée réflexive?

GÉRALD BERTHOUD

WILLIAM DEAN, *History Making History. The New Historicism in American Religious Thought*, Altany, State University of New York Press, 1988, 175 p.

Ne peut probablement apprécier ce livre que celui qui dispose d'une connaissance solide de la scène philosophique et religieuse américaine récente. L'auteur inscrit en effet sa démarche dans la problématique soulevée par le «new historicism» ou le «neopragmatism» (Rorty, Goodman, Bernstein, Putnam, Kaufman, M. C. Tylor). Il reproche à ces mouvements d'aboutir à un relativisme neutre face à tout système de valeurs. Ils feraient bien, d'après lui, de recourir à l'historicisme américain classique dont ils négligent l'épistémologie empirique radicale. L'auteur propose donc quant à lui de puiser chez William James et John Dewey ainsi que chez quelques représentants de la Chicago School, bref, dans ce qu'il appelle lui-même l'«american religious historicism» et qui lui paraît surtout être capable de surmonter les dichotomies existant entre idéalisme et positivisme et entre transcendance et l'histoire. L'empirisme radical forge un concept d'expérience qui inclut l'expérience des valeurs dans celles des faits sensibles. Quel est le style moral et religieux à adopter dans ces temps déboussolants? Telle est l'interrogation qui sous-tend cet ouvrage capable par ailleurs de nous dépayser passablement.

KLAUSPETER BLASER